

Pasteur Rudi Popp

## La valeur de la limite de l'humain

Prédication du dimanche 4 octobre 2020 sur **Matthieu 21,33–43**

*Jésus dit : « Écoutez une autre parabole. Il y avait un propriétaire qui planta une vigne, l'entoura d'une clôture, y creusa un pressoir et bâtit une tour ; puis il la donna en fermage à des vigneron et partit en voyage.*

*Quand le temps des fruits approcha, il envoya ses serviteurs aux vigneron pour recevoir les fruits qui lui revenaient. Mais les vigneron saisirent ces serviteurs ; l'un, ils le rouèrent de coups ; un autre, ils le tuèrent ; un autre, ils le lapidèrent. Il envoya encore d'autres serviteurs, plus nombreux que les premiers ; ils les traitèrent de même. Finalement, il leur envoya son fils, en se disant : "Ils respecteront mon fils."*

*Mais les vigneron, voyant le fils, se dirent entre eux : "C'est l'héritier. Venez ! Tuons-le et emparons-nous de l'héritage." Ils se saisirent de lui, le jetèrent hors de la vigne et le tuèrent.*

*Eh bien ! lorsque viendra le maître de la vigne, que fera-t-il à ces vigneron-là ? »*

*Ils lui répondirent : « Il fera périr misérablement ces misérables, et il donnera la vigne en fermage à d'autres vigneron, qui lui remettront les fruits en temps voulu. »*

*Jésus leur dit : « N'avez-vous jamais lu dans les Écritures :*

*La pierre qu'ont rejetée les bâtisseurs,  
c'est elle qui est devenue la pierre angulaire ;  
c'est là l'œuvre du Seigneur :  
Quelle merveille à nos yeux.*

*Aussi je vous le déclare : le Royaume de Dieu vous sera enlevé, et il sera donné à un peuple qui en produira les fruits.*

La question qui me taraude en écoutant cette dure métaphore des "mauvais vigneron" ou "métayers révoltés" est simple : au nom de quoi ces locataires défaillants auraient-ils dû respecter la demande du propriétaire et ses messagers ?

Car l'interrogation que Jésus provoque dans un sens large par sa parabole résonne puissamment dans l'histoire de la pensée et de la foi : y a-t-il une loi universelle, une référence absolue, ou des valeurs communes à tous les humains, un repère qui peut aussi servir d'orientation dans ce cas concret d'un bien confié par un bailleur à un preneur ?

Le sens que Jésus veut donner à la parabole se perçoit aisément : le but de l'humanité est de remettre fidèlement à Dieu ce qui lui revient. Or, la question d'une référence commune qui nous le fait savoir, d'une loi universelle, de ce à quoi Dieu s'en remet pour instituer la relation entre le bailleur et le preneur, elle n'est pas évidente. Comment cette vertu qui permet de faire le bien est-elle communiquée aux humains, et dans ce cas, aux vigneron ?

Dans l'histoire de la pensée, c'est le vieux Socrate qui a donné une réponse classique à cette question : la vertu morale est en effet un savoir. Son disciple Platon nous l'a transmise dans un de ses dialogues, *l'Euthyphron* : si nous savons ce qu'est la piété, dit Socrate, si nous avons compris la vraie piété, il s'ensuivra que nous serons nécessairement pieux. Si nous savons ce qu'est le bien, il s'ensuivra que nous

serons nécessairement bons. La connaissance de la nature d'une vertu est une condition nécessaire et suffisante pour adopter un comportement qui lui est conforme.

Donc, pour Socrate, "nul n'est méchant volontairement". Quand on sait ce qu'est la vertu, on veut l'acquérir, on va la désirer.

(D'ailleurs, l'adage français un peu usé "Nul n'est censé ignorer la loi" fait en quelque sorte résonner cette idée philosophique : bien sûr, il ne signifie pas que tout citoyen est censé connaître l'ensemble des textes législatifs et réglementaires — avec plus de 300.000 articles législatifs en vigueur, le plus studieux des juristes ne relèverait pas un tel défi... "Nul n'est censé ignorer la loi" représente une fiction juridique qui désigne un objectif pour le législateur, à savoir l'accessibilité et l'intelligibilité de la loi.)

Savoir ce qu'est le bien, c'est l'acquérir et le désirer : pour la compréhension de la parabole, cette idée me laisse toutefois dubitatif. Est-ce que les vigneron ignoraient la loi, et n'auraient donc pas fait de mal en malmenant les messagers et le fils du propriétaire ? Au contraire, dit Jésus, ils connaissaient la loi et l'ont volontairement méconnu. "Les vigneron, voyant le fils, se dirent entre eux : 'C'est l'héritier. Venez ! Tuons-le et emparons-nous de l'héritage.'" Leur projet criminel s'est construit en connaissance de cause, mû par des motivations aussi basses que la cupidité, l'avarice, voire une forme de vampirisme économique qui nous n'est que trop familier.

La pointe de la parabole prend donc une dimension nettement plus inquiétante pour nous : non seulement, dit Jésus, le but de l'humanité est de remettre à Dieu ce qui lui revient ; mais encore, le sachant, l'humain fait le contraire. L'humanité vise à s'attribuer ce qui revient à Dieu ; l'être humain se rend lui-même absolu.

Je voudrais ainsi dépasser la lecture que faisaient les premières communautés chrétiennes de cette parabole, qui l'appliquaient seulement à l'histoire d'Israël avec son Dieu, en y voyant une illustration de l'infidélité du peuple élu : je crois que la parabole signifie bien davantage que cela.

Elle devient incisive pour nous quand nous y reconnaissons le projet d'« humanisation », de maturation et de retour à soi-même d'un être humain idéal, présenté comme autonome, tel que la civilisation européenne l'a développé depuis 250 ans.

Dans la crise que nous traversons, d'abord sanitaire et écologique, mais aussi spirituelle et philosophique hédoniste, il est devenu apparent que ce projet des Lumières rationalistes et de science totalitariste ait radicalement échoué.

De grands penseurs de la postmodernité - qui n'étaient pas nécessairement inspirés par la foi du Dieu de la Bible - ont montré que les produits de ce projet d'un humain totalement autonome n'étaient pas des accidents involontaires : le stalinisme et le fascisme, la révolution culturelle de Mao en Chine et de Pol Pot au Cambodge, ensuite l'envolée débridée de la culture consumériste carbonique qui a ruiné, en 100 ans, les fondations de la vie sur terre - tous ces moments de notre civilisation athée sont de véritables produits de la rationalité occidentale, de l'être humain qui se rend absolu.

L'être humain radicalement autonome se réalise absolument en se concevant sans limites, ne reculant devant aucune possibilité scientifico-technique. Et pourquoi le ferait-il ? Comment le pourrait-il d'ailleurs ? Y a-t-il encore des critères externes qui pourraient l'en empêcher — une référence autre que son bien propre, une loi universelle ou des valeurs communes à tous les humains ? Une autre manière de concevoir l'humain est-elle possible et raisonnable ?

L'idée que Jésus suggère ici - que l'humain puisse se reconnaître dans son humanité en l'identifiant à un bien confié comme par un bailleur à un preneur, par Dieu à l'humain -, elle n'est certes pas rationnellement démontrable ; mais elle est loin d'être sans rationalité. La foi de Dieu a des raisons, dit Jésus : entre autres, celle de limiter l'humain pour le bien de tous. Les vigneron meurtriers représentent une manière de vivre qui ruine l'humain, et qui est — c'est cela le plus choquant — aussi la nôtre, chers amis.

La valeur de la limite de l'humain que la parabole propose — de remettre à Dieu ce qui lui revient — entraîne donc une responsabilité radicale envers Dieu, indépendante à toutes nos confessions de foi historiques. Jésus nous livre un argument décisif pour dépasser les tracasseries d'un œcuménisme trop centré sur le passé du christianisme : l'enjeu principal de l'unité par la foi de Dieu, c'est de communiquer une vision de l'humain qui ne peut vivre qu'en réponse à une confiance qui lui est faite. La mission commune des chrétiens n'est pas simplement de se remettre ensemble, pour rester bien au chaud dans nos églises, mais de s'exposer conjointement à ce combat d'idées autour de ce qui constitue l'Homme en tant qu'Homme.

Un des pères d'Église du protestantisme au XIXe siècle, Friedrich Schleiermacher, le disait sans ambages : "L'humanité sans divinité se termine par la bestialité". Là où l'homme cherche à se comprendre comme un être humain sans aucun lien à Dieu, sans responsabilité devant Dieu, il devient un animal, un prédateur. Il y perd la dignité spécifiquement humaine qui le distingue.

Fallait-il que Jésus nous raconte cette parabole pour que nous l'entendions à nouveau ? Je crois que nous ferons bien, aujourd'hui, collectivement et individuellement, de redécouvrir Dieu comme une provocation pour "l'homme autonome". Une philosophie qui aurait "fini avec Dieu" n'est visiblement pas seulement plate, mais elle risque surtout de rallonger l'absurdité de l'humain absolu.

D'un autre côté, une spiritualité qui affirmerait Dieu pour le seul plaisir d'en avoir un, passe à côté du Dieu de la Bible. Pour remettre à Dieu ce qui lui revient, il ne suffit pas de se remettre à une divinité du passé et dépassé ; Jésus invite au contraire à trouver une juste relation à celui qui est encore à venir. Le Dieu de la Bible ne se borne pas d'encaisser le loyer — si jamais c'est ainsi que vous comprenez la métaphore ! Avec Jésus, il ne se lasse pas de confier son bien à des locataires fidèles.

Au fond, c'est là la bonne nouvelle dans cette parabole difficile : la vigne sera bien confiée à d'autres vigneron ; car Dieu ne désespère jamais de trouver l'humanité qui lui répond et qui lui corresponde ! Amen.